

— A vous, Elizabeth, dit-elle. Recommencez.

Tandis que les petites princesses dénouent leurs écharpes et les déposent, pour aller prendre au milieu du salon, la place de leur mère, Catherine, s'assied près de Mme Jouchkof, sa confidente intime. En s'asseyant, elle murmure :

— Anna, vite, achève !

Elle a parlé, la tête inclinée vers sa robe, qu'elle drape d'un revers de mains, dans un geste indifférent et tranquille. Anna Feodorovna cachée derrière le fauteuil, répond tout bas :

— Disparu, peut-être arrêté. Introuvable. Sa sœur Matrénéa le cherche, interroge les gens. Rien,

— Pauvre William ! on me l'a tué !... Tsarevna, ma fille, plus souple, le bras

— Depuis sa sortie du Kreml, hier soir, après le souper, disparu ! Or, à souper, le tzar savait déjà. Il y a juste vingt-quatre heures que le tzar Pierre a reçu la lettre anonyme.

— De qui ?

— Un serviteur de William, Mons, puni, avait écrit la lettre pour se venger. Le tzar l'a dépisté et questionné lui même dans la chambre de torture : l'homme a tout dit ; après, on l'a pendu.

— Mon Dieu !... Plus lente, ma chérie, plus ample, la fussfall...

— Avant le souper, cela se passait, et voilà pourquoi le tzar fut, hier, si brusque avec Mons. Il savait. Il va nous tuer toutes !

— Oui ! qu'on me tue, si on veut. Celui que j'aime est mort... Messieurs les violons, reprenez le motif.

— Peut-être William s'est échappé ?

— Qui l'aurait averti ? O mon Dieu, pitié ! pitié !... Elizabeth, ayez soin cette fois, d'émerveiller M. de Campredon. Je ne vous arrêterai plus de tout le menuet. Allez.

Les violons, alertes et coquets, chantent la danse, et les petites princesses, allant, venant sur le parquet ciré, faisant les révérences, sourient attentivement. M. de Campredon balance la tête avec approbation, et suit du regard les gracieuses poupées. L'impératrice immobile, les

contemple, sans voir. Elle pense, elle reconstitue, imagine, suppose, calcule. combine des hypothèses, cherche des espérances, rappelle des souvenirs : elle voit tour à tour la chère tête riante, les beaux yeux jeunes, des bourreaux qui s'approprient, le berceau des baisers, dans le parc, le boudoir du kiosque, la chambre de torture, les douces mains de l'amant, le tzar Pierre fronçant les sourcils.

— C'est mieux, chérie, c'est bien. Preste, les violons !

Tout à coup, sur le seuil, apparaît la comtesse Nikolaievitch Balk : elle est très pâle, et Catherine, avec un sourire de statue, l'examine d'un oeil fixe. La comtesse lentement, tourne deux fois la tête de gauche à droite, de droite à gauche, comme pour dire : " Non. ... "

La tsarine soulève une main, et accentue le sourire qui invite la comtesse à se rapprocher de la souveraine. Matrénéa Balk obéit, s'avance en contournant le groupe des dansesuses, s'agenouille au baise-main.

— Ton frère ?

— Arrêté !

— Où est-il ?

— A la torture.

La dame d'honneur se relève, les yeux tendus vers ceux de l'impératrice, et les deux femmes, blêmes, face à face, s'adressent un sourire.

— Le tzar ?

— Dirige la torture.

— Oh ! mein Freund !

— Anna Feodorovna, derrière le fauteuil de la tsarine, souffle trois mots rapides :

— Prends garde, Tiétouchka !

Catherine, en effet, chancelle, et son buste se balance au rythme des violons, comme pour tomber.

Alors, dans l'antichambre, un cri sonne : " Le tzar ! "

Pierre entre, brusque, frustré, dur, vêtu de laine sombre, botté de boue, coiffé de peau : il porte sur son bras gauche un large et long cylindre, recouvert d'un linge sale. A sa vue, les princesses qui dansaient s'arrêtèrent, et les archets restent en l'air.

— Continuez.